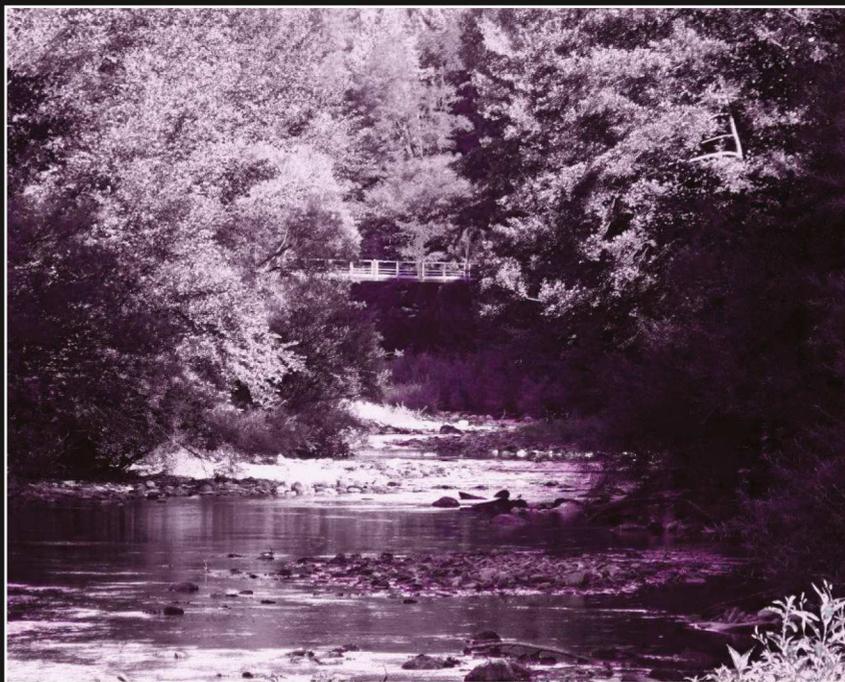


Emmanuel Pitois
de La Tour



La Cabale



Emmanuel Pitois de La Tour

La Cabale

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4800-2

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Préface



« On peut faire des choses terribles quand on est terriblement malheureux »...

Dostoievski

Avec beaucoup de pudeur et de tendresse, le narrateur nous fait partager la vie quotidienne avec ses joies et ses peines, de ceux que nous rencontrons chaque jour, ces petits personnages : curé, boulanger, patron de bar, âmes du village, souvent cocasses et si chers à Pagnol et Raimu.

Ce récit, analyse approfondie de la nature humaine , nous amènera, je l'espère, à plus de discernement quant à nos « a priori » ...

 Raimu

I

Mai 1931, dix heures du matin. Je marche lentement, seul, sur une charmante et verdoyante petite route de campagne bordée de bartas, de chênes-lièges et d'oliviers. Au loin, j'entends déjà tinter les cloches de Sainte-Marguerite, mon village natal, blotti à flanc de coteaux entre les garrigues et les champs de lavande. Ça sent bon la Provence !

Je respire à pleins poumons cet air qui me galvanise sous un ciel merveilleusement bleu, où virevoltent oiseaux et papillons. Je les regarde folâtrer, émerveillé par tant de grâce. Il fait vraiment un temps radieux, peut-être un peu trop chaud pour la saison ! J'ai peine à avancer, mouille le maillot. Ce printemps nous annonce un été précoce et torride, avec des orages à tout casser comme on n'en trouve nulle part ailleurs.

Dieu que la Provence est belle à cette époque ! La nature tout entière s'étire doucement d'un long sommeil, comme un petit lièvre au bord de son terrier. A peine est-elle sortie, qu'elle bourgeoonne, frissonne sous la tendre caresse du zéphyr, dans la douceur et la quiétude d'un paysage digne des plus belles toiles de Gauguin. Ici, les collines s'étendent à perte de vue jusqu'à se fondre dans un horizon si bleu que les nuages semblent être restés couchés afin d'être sûrs de ne pas nous gâcher ce plaisir de leurs larmes de pluie.

Tout cela fait que je ne suis pas pressé. De toute façon, personne ne m'attend, j'ai tout mon temps. Je vais en profiter pour m'arrêter cinq minutes, poser à terre mon lourd sac de toile kaki dont la corde commence à me couper l'épaule et me rouler une cigarette.

C'est vrai qu'il est chargé, mon sac, mais pas seulement d'objets, de vêtements. Il l'est aussi, c'est le plus important, de merveilleux souvenirs liés aux différents pays vus lors de mes escales. Mais sans être chauvin, je peux dire que le plus attachant, le plus magnifique, reste encore celui-ci. Allez savoir pourquoi, ça ne s'explique pas !

Bientôt, je passerai devant la ferme de Bousique, celle à droite du vieux pont de pierres qui enjambe une rivière si étroite qu'on dirait un ruisseau, et où l'on allait pêcher des écrevisses quand j'étais minot. Ça fait bien longtemps, et rien que d'y penser, son murmure m'enivre encore de ses lointains parfums et de la fraîcheur de son onde sur nos pieds nus. Cette rivière m'inspire une tendre nostalgie, elle éveille mes sens. Peut-être que je m'y arrêterai un instant !

S'il est des panoramas, dont on ne se lasse jamais, la Provence est de ceux-là. Atypique, elle respire l'authenticité d'un monde rural semblant intemporel. Un monde où les choses vont bon an, mal an, comme le moulin de maître César qu'on aperçoit planté sur les hauteurs. C'est un excellent meunier. Dommage qu'il préfère un peu trop la compagnie du pastaga à celle de ses sacs de farine, et ça ne passe pas inaperçu. Car quand le moulin dort, c'est qu'il dort aussi. Et ils roupillent souvent ces deux-là !

Ah, comme je me sens bien ! Tout est si calme, si reposant, limite soporifique. En revanche, si j'aime Sainte-Marguerite et son atmosphère des plus particulières, il faut bien avouer qu'il ne s'y passe jamais rien. Pas même une bonne vieille querelle ancestrale entre deux voisins. Enfin... presque rien, puisqu'il y a pourtant cette sombre histoire que les gens d'ici ont toujours préféré mettre sous silence.

Trop jeune, pour véritablement comprendre ce qui se passait en cette période houleuse, j'avais néanmoins suffisamment de perception pour en tirer mes propres déductions. Et ce que j'en concluais n'était pas très élégant. Attendez ! Donnez-moi une seconde, je vais m'asseoir à l'ombre de ce grand chêne et tout vous raconter.

Tout a commencé il y a une quinzaine d'années environ, à peu près un an avant la fin de la Grande Guerre. Le village ressemblait exactement à ce qu'il est aujourd'hui, si ce n'est que la neige de décembre l'avait entièrement recouvert. Il faisait si froid, qu'on pouvait patiner sur les étangs voisins.

Nous vivions les derniers jours d'une douce plénitude, rien ne laissait présager qu'il en fut autrement. Quand un matin, quelques jours avant les fêtes de Noël, arriva un autre sabotier : un Sicilien. Le pauvre bougre peinait à tirer une lourde charrette chargée de quelques meubles, trois ou quatre ballots et autres babioles complètement détrempées. Deux sabotiers c'était déjà beaucoup pour notre village, alors trois, c'était un de trop !

Il avait ouvert boutique juste en face de l'église, à la place de feu Adélaïde Savignière qui tenait jadis une mercerie. Laquelle semblait fermée à tout jamais, comme les yeux de la vieille commerçante depuis trois longues années.

En tirant ses volets de bois, on l'avait plongée dans l'obscurité qui conduit à l'oubli et tout le monde passait devant sans même la voir. Elle n'avait plus rien d'existential, si ce n'est qu'un simple numéro sur le plan du cadastre. Le temps l'avait si bien effacée – si bien rendu imperceptible, que personne n'avait remarqué que le notaire avait retiré la pancarte : *A VENDRE*, pourtant si voyante, affichée sur sa façade lézardée.

Bien sûr, on en parlait beaucoup au début. Certains disaient : la pauvre femme, et la plaignait d'être partie à l'aube de ses soixante-quinze printemps. D'autres, plus conformistes, pensaient qu'elle avait bien vécu et fait son temps comme s'il s'agissait d'une vulgaire chose.

Quoi qu'il en soit, le pétassou, comme on dit chez nous, se retrouva coincé entre le sourire de la boulangère, le regard bienveillant du petit Jésus et le caractère grincheux du maréchal-ferrant qu'on surnommait *l'autoritaire* à cause de son obstination. Le gaillard m'impressionnait, me faisait peur. Mais au fond, ce n'était pas un mauvais homme ; ses plus grands défauts étaient d'être gueulard et têtu comme une mule.

Après avoir sérieusement dépoussiéré, lavé du sol au plafond et repeint la devanture d'un ton vert-pastel, il mit sa touche finale en apposant les huit lettres de son métier. Huit lettres rouges ornées d'un fin relief noir, savamment disposées en arc-en-ciel au-dessus de la vitrine. Le malheureux fit baver de jalousie les autres commerçants dont les enseignes délavées n'attiraient plus les regards depuis des lustres. Il faut dire qu'il les avait particulièrement réussies, et qu'elles arboraient fièrement l'amour qu'il portait à sa profession. Il n'en fallut pas davantage pour polémiquer. Mais qu'importe, l'essentiel était que la vieille boutique retrouvait son chaleureux caractère d'autrefois et qu'elle pouvait enfin revivre.

Une fois le trouble dissipé comme la brume d'un matin d'automne sur le lac, tout semblait aller pour le mieux. L'homme était courageux, habile de ses mains. Mais trop d'éloges ne sont hélas pas compatibles avec le ressentiment de certains ; son travail irréprochable lui valut très vite ce curieux mélange d'admiration et de mépris, même si tout le monde lui faisait bonne figure. Les choses n'allaient plus si bien. Le volcan commençait à gronder sournoisement de l'intérieur, puis monta en pression et lâcha bientôt des larves de sous-entendus qui lui firent indirectement comprendre qu'il dérangeait. Mais à proprement parler, ce n'est pas lui qui dérangeait : simplement l'or qu'il avait dans les mains. Cette richesse allait très vite ruiner sa vie, car elle portait préjudice aux autres sabotiers.

En attendant, il vivait seul dans une marginalité qui le retranchait aux confins de sa solitude. Il ne recevait pas, sortait rarement. Ne fréquentait pas le café de Félicien et parlait peu : quatre raisons suffisamment importantes pour que ses concitoyens le tiennent à l'écart.

Accroupis sous sa fenêtre ouverte, on l'écouait parfois chanter de vieilles cantates italiennes au son d'une mandoline qui laissait s'évanouir ses notes dans le crépuscule naissant d'un soir d'été. Loin d'être séduit, ce qu'on entendait nous amusait plus qu'autre chose. Car le moins qu'on puisse dire, c'est que la fée de la musique ne s'était certainement pas penchée sur son berceau. Tant pis ! Ça le rendait heureux, et c'est le principal.

Les gens d'ici l'avaient surnommé *le sabotier des anges*, parce qu'il fabriquait gracieusement des petits sabots blancs pour les enfants les plus défavorisés afin qu'ils n'aillent plus pieds nus. Ils étaient si légers, si confortables, qu'ils auraient pu chausser les anges du Bon Dieu. Malheureusement, ce dernier ne va pas sans la foudre du démon. Celle-ci ne tarda pas à se manifester à travers la convoitise et la jalousie des deux autres sabotiers, qui lui mirent des bâtons dans les roues.

Personnellement, je n'ai pas souvenir d'en avoir porté. Sans être riches, mes parents n'étaient pas non plus dans la misère. Ceux qui en bénéficiaient étaient surtout des orphelins de père tombés sur les champs de bataille, dont les mères ne pouvaient plus subvenir à leurs besoins.

Sabotier des anges, ça sonne bien, c'est joli, mais c'était aussi à double tranchant. Cela lui valut rapidement une drôle de réputation. Critiques et quolibets allèrent alors bon train, en alimentant sans vergogne la conversation venimeuse de certaines personnes avides de ce genre de ragots. D'aucuns disaient qu'il usait de sa générosité pour s'octroyer les faveurs des femmes en difficulté. Tandis que d'autres, tout aussi sarcastiques, pensaient qu'il devait certainement avoir quelque chose à se reprocher et qu'il espérait ainsi s'en repentir.

Bien loin de lui ces cyniques projets. Car ce que ces malfaisants ignoraient, et que j'ai appris longtemps après, c'est qu'il avait été marié. Qu'il vivait heureux, jusqu'à ce qu'il perde femme et enfant. Sachant cela, on ne peut douter de sa sincérité : son seul désir était d'aider ceux qui souffraient comme il avait lui-même souffert, sans l'ombre d'une arrière-pensée.

Cela dit, ce n'était pas non plus un saint. Pas plus que certaines veuves de chez nous qui ne repoussaient pas les avances de leurs prétendants, sous prétexte qu'il fallait bien vivre. Tout cela c'était des bobards. La guerre a fait du mal, je ne le conteste pas ; c'est authentiquement établi. Mais en ce qui nous concerne, il faut bien être honnête, elle était à l'antipode des garrigues et du chant des cigales. Miséricorde, notre village n'a jamais vu pointer l'ombre d'un canon ! Ce qui ne l'a pas épargné de la mobilisation générale du 2 août 1914, où beaucoup de ses enfants ont été éparpillés en

terres inconnues pour défendre la patrie. Bilan, nous payâmes aussi le lourd tribut d'une perte considérable de notre jeune population.

En revanche, Sainte-Margueritte n'a jamais manqué de rien. Ses abondantes moissons ne furent jamais saccagées par les bombardements, pas plus que notre sol ne fut labouré par les chenilles des chars ennemis. La pauvreté était d'un tout autre facteur ; elle affectait surtout les femmes qui n'avaient rien d'autre que la maigre solde de leurs époux. Lesquels, majoritairement commis de ferme ou ouvriers à la fabrique de tuiles, n'avaient pu engranger d'économies.

Je ne suis pas historien. Ce que je connais de la guerre, je le sais de mon père et des anciens, dont les souvenirs sont toujours à fleur de peau. Ce qui ne m'empêche pas de penser à tous ces gens qui ont payé plus cher que nous, car il ne faut pas porter son regard à la seule limite de ce que l'on peut voir, ni fermer égoïstement les yeux sur le malheur d'autrui. La vie est ainsi faite, les gens sont ce qu'ils sont et le malheur des uns a toujours fait le bonheur des autres depuis la nuit des temps.

*
* *

Pour en revenir à notre sabotier, on peut dire que c'était physiquement un bel homme. Bien de sa personne, grand, brun, avec de petites moustaches : le type bellâtre méditerranéen qui fait craquer les femmes. Si bien que quelques-unes s'y sont laissées prendre, comme la femme du notaire. Celle-là qui était si droite, si grenouille de bénitier. Le genre à dire sournoisement d'un petit air pincé : *Oh ! Moi, jamais, les autres, oui, peut-être !* Celle à qui l'on aurait donné le Bon Dieu sans confession, qui conduisait seule son automobile pour venir nous narguer et qui portait constamment ses éternelles chaussures à talons aiguilles en laissant voler dans son sillage les traces de son parfum.

Il fallait voir aussi comment elle se pomponnait. On aurait dit une cagole, tellement elle se maquillait. Et c'est dommage, parce qu'on avait peine à voir la couleur de ses yeux sous les épais traits de rimmel qui assombrissaient son visage déjà que trop caché par l'épaisse couche de fond de teint. C'était un vrai piège à mouches ; si elles s'y posaient, sûr qu'elles ne pouvaient plus décoller !

En somme, tout en elle n'était que piège, des leurres pour cacher les imperfections de son insolente beauté. Comme ses lèvres, rouges comme les cerises qui attirent les merles au plumage brun. La belle savait jouer de ses atouts, qui plus est qu'elle s'habillait comme les vedettes qu'on pouvait admirer dans les magazines en attendant notre tour chez le coiffeur.

A l'époque, ça me dégoutait de la voir jouer les mijaurées à cause de son argent. Elle se prenait pour le nombril du monde, et ma mère, comme les autres, en souffrait beaucoup. Seulement, si elles avaient eu le quart de cette pimbêche, sûr qu'elles lui auraient vite fait de l'ombre.

Quant au sabotier, bien qu'éprouvé par la tragique disparition de sa famille, il lui fallait néanmoins continuer à vivre. Endeillé ne signifie pas qu'on soit aveugle : c'est dans le dictionnaire. Et celle-là, il ne pouvait pas la manquer ! D'autant plus qu'elle avait tout fait pour asticoter ce malheureux, dont le seul tort fut de poser discrètement son regard sur elle. Piètre préjudice, qui ne mérite certainement pas d'être châtié. Puisque ses pensées s'arrêtaient exclusivement à reconnaître qu'elle était jolie, et que leurs conversations n'excédaient jamais la barrière d'un simple échange de formules de politesse comme il se doit pour vivre en harmonie. En somme, rien de condamnable : la continuité naturelle de l'évolution des choses.

II

Automne 1918. Trois saisons venaient de s'écouler tranquillement, principalement rythmées par le travail des champs et les loisirs du moment, tels que la pêche et la chasse. Privilège des gens de chez nous, nullement contraints par d'absurdes réglementations. Pays de rêve, par excellence, où chacun vaque comme il l'entend à ses occupations en s'efforçant de respecter ce que dame nature leur offre si généreusement. Comme notre rondouillard garde champêtre, qui n'hésite pas à braconner impunément sur les terres qu'il est censé protéger. Ceci n'est certes pas très orthodoxe, mais ça lui assure au moins l'assurance de n'être point verbalisé.

Tout le monde est pertinemment au courant, mais on fait comme si de rien n'était. Monsieur le Maire étant le premier à fermer les yeux sur les clandestines activités de ses administrés : quelques perdreaux – deux ou trois grives – un bon lièvre ou une bartavelle, c'est toujours ça de gagner !

Quoiqu'il en fût, la vie allait son petit train-train habituel. Grâce à son indéniable savoir-faire, notre sabotier avait réussi à s'attirer une vraie clientèle. Rien de mirobolant, mais compte tenu de la concurrence du vieux Marius et de son fils Antonin, tous deux enfants du village, ce n'était déjà pas si mal. Surtout que dans leur famille ; on est sabotier de père en fils depuis des générations. Face à eux, le sabotier n'avait pas droit à l'erreur, car Marius était aussi un bon sabotier même s'il ne travaillait pas de la même manière. Sa façon de faire, sa conception du métier étaient différentes. Pour lui, les sabots n'étaient que de vulgaires morceaux de bois adroitement transformés et rien de plus. Il les fabriquait, les vendait, et se fichait royalement du reste. Peu importe ce qu'on en faisait, et le soin que les gens y apportaient par la suite.

Pour le Sicilien, alias *le sabotier des anges*, la chose était complètement différente. C'était presque un sacerdoce. Si Marius travaillait, lui officiait véritablement. Chaque phase de son travail devait être consciencieusement préparée, pas question de laisser quoi que ce soit au hasard. Tout devait

être bien défini, net et sans bavure : c'était de l'Art avec une majuscule. Parce qu'à ce niveau de perfection, on ne parle plus de travail, mais d'œuvre. Jamais il ne se souciait du temps passé à confectionner ses sabots, ça n'avait pas d'importance, car seul comptait le résultat. Il consacrait parfois des soirées entières à figoler ce que les autres sabotiers auraient trouvé satisfaisant, mais que ses yeux voyaient autrement. C'était un perfectionniste, soucieux du moindre détail.

Bien après que le village fut endormi, on entendait souvent résonner l'ininterrompu martèlement de son maillet de bois dans le silence de la nuit. Et il n'était pas rare, qu'à l'heure où le boulanger descendait à son fournil, de le voir taper à ses carreaux pour discuter avec lui autour d'un bon café pendant que l'immense four commençait à se réchauffer. Selon l'humeur, la douce musique de son crépitement enveloppait chaleureusement leurs paroles, ou les confinaient dans un mutisme volontaire jusqu'au chant du coq. C'était égal, car c'est toujours avec la même allégresse qu'il le regardait enfourner pains, brioches et fougasses, qu'il retirait au moment précis où la cuisson leur avait donné cette belle couleur dorée. Juste ce qu'il faut. Du pain qui sentait délicieusement bon, qui croustillait sous la dent comme les feuilles d'automne quand on marche dessus. Il y en avait de toutes les formes, de toutes les grandeurs, sur lesquels il passait délicatement la main avant d'en tapoter aléatoirement quelques-uns pour s'assurer que la cuisson était à point avant de les déposer avec soin dans des banastes. Le geste était précis, souple, rempli de noblesse.

Le sabotier était émerveillé par ces véritables trésors, par la délicieuse odeur de croissants chauds et d'essence de bois qui se faufilait sous la porte pour embaumer la rue endormie ; il aimait cette ambiance très particulière du monde de la nuit. Le boulanger l'avait compris, et ne le laissait jamais repartir sans rien. Il savait que deux ou trois croissants glissés amicalement dans ses poches, ou sous sa veste, ensoleilleraient son insipide petit déjeuné.

*
* * *

Vous vous demandez certainement comment je sais tout cela ! Je le tiens de mon père : c'est un pescadou. A la belle saison, il partait de bon matin pour aller pêcher avant que le soleil ne se profile à l'horizon, là-bas, de l'autre côté du maquis dans le marais des Myrtilles. Ainsi baptisé, parce qu'on en trouve à profusion. Mon père en cueillait souvent, juste avant de rentrer. Il les mettait dans un petit récipient entouré d'herbe humide qu'il

faisait tenir avec des feuilles de jones, afin qu'elle garde toute leur fraîcheur sur le chemin du retour. Puis il les donnait délicatement à ma mère, qui nous faisait de la confiture et de succulentes tartes qu'elle cuisait comme le boulanger dans le four de sa vieille cuisinière.

Le marais des Myrtilles était le coin de pêche préféré de mon père. Mais pas pour n'importe quoi : seulement pour le brochet. Quelquefois, j'avais le privilège de l'accompagner au grand détriment de ma pauvre mère terriblement inquiète à cause des serpents qui, selon elle, infestent la région. Il y en avait bien quelques-uns, mais pas de quoi en faire une montagne. Enfin, le mieux que nous ayons trouvé pour la calmer était encore de mentir en lui disant qu'on n'en voyait jamais, pas l'ombre d'une queue. Cela dit, c'était se battre contre des moulins à vent ; ma mère n'était pas idiote, elle savait pertinemment qu'on lui racontait des galéjades. Mais pour ne pas chagriner mon père, et me faire plaisir, elle me laissait quand même y aller.

C'était la grande aventure ! Je me sentais l'âme d'un conquistador, portais avec énormément de peine, mais sans vouloir le montrer, l'énorme musette à dos ainsi que les longues gaules de bambou. C'était une catastrophe, une misère ; elles s'empêtraient toujours dans les branches trop basses des sous-bois. De plus, j'étais tout égratigné par les argeras et me tordais constamment les chevilles dans mes bottes bien trop grandes. Ces maudites bottes qui m'arrivaient jusqu'aux genoux, et qui restaient plantées dans la boue les jours de pluie. On aurait dit le *Chat Botté*. C'était un vrai calvaire, une souffrance permanente. Mais une fois sur place, on avait gagné le paradis. En l'occurrence, celui de mon père qui d'ordinaire n'emmenait jamais personne dans ce qu'il appelait son domaine, sa propriété privée, sur laquelle il s'était construit un petit cabanon en planches qui lui servait d'abri les jours d'orage. Comme lui, je m'y sentais vraiment heureux. Enfin, c'est ce que je pensais à l'époque. Parce qu'aujourd'hui, je n'en suis pas si sûr ; ça pullule de moucherons, de serpents, d'un tas de bestioles désagréables... Et à l'automne, c'est plein de fourmis volantes.

Comme il aimait le dire, et qu'il dit d'ailleurs toujours, son havre de paix, grand comme un mouchoir, lui donnait pleine satisfaction, car il est de ceux qui savent se contenter de ce qu'ils ont. Si le Bon Dieu lui en accorde un peu plus, tant mieux, sinon, tant pis : il est heureux comme ça !

Mon père est futé, je l'admire ; il connaît énormément de choses. Pas celles des livres dont il n'a que faire, mais celles de la vie. Comme la cueillette des champignons – le nom des arbres – des fleurs ou des cours d'eau. Son savoir m'impressionnait, je le jalousais presque et me jurais que j'en saurais autant que lui un jour. Ce n'est toujours pas le cas. C'est un

homme exceptionnel, authentique, qui sait aussi reconnaître les oiseaux rien qu'en les écoutant chanter. On dirait qu'ils parlent ensemble, tant cela lui semble facile de les imiter et de dire sans jamais se tromper : *tiens, une fauvette !* Quant aux collets, il les tend comme personne et ne part jamais à la pêche sans son fusil. C'est pourquoi ma mère trouve régulièrement un mélange de colvert, de garenne, ou de tout autres gibiers coincés au fond de sa nasse entre deux brochets.

*
* *

Cette parenthèse faite, je disais que le sabotier travaillait souvent jusqu'à l'aube le figolage de ses sabots. Il y mettait tant de cœur, de passion, que cela finissait toujours par donner naissance à une sculpture adroitement réalisée sur le dessus de chaque paire. Chacun avait sa propre personnalisation, savamment étudiée selon sa fonction : un épi de blé pour le meunier – une faux pour le moissonneur – un savon pour la lavandière – une grappe de raisin pour le vendangeur ou une rose pour la fleuriste. Laquelle était si timide, qu'elle devenait aussi rouge qu'un coquelicot lorsque sa grâce était comparée à celle de ses fleurs. C'est vrai qu'elle était bien belle la mignonne, avec son petit nez mutin et ses grands yeux couleur noisette.

Au-delà des différends occasionnés par les médisances de certaines personnes mal intentionnées, le Sicilien avait néanmoins quelques bons amis parmi les gens du village. Il était affable, et avait plusieurs cordes à son arc. Une force en ces temps de dénuement. Puisqu'outre sa profession officielle, c'était un excellent bricoleur capable de prêter main-forte à ceux qui le souhaitent. Eclectique, je l'ai souvent vu troquer son tablier de cuir pour revêtir sa panoplie de maçon, de faneur à la belle saison ou charpentier au service de l'Eglise. Plus près du ciel que de coutume, cette tâche lui causa pourtant préjudice, car elle fut précisément ce qui servit de détonateur à une longue succession de conflits et d'allégations mensongères à son égard.

*
* *

Avril 1920, milieu d'après-midi. Environ un an et demi après son arrivée, le sabotier était allé rendre visite au capelan, autrement dit : le curé, rencontré quelques jours auparavant. Cela n'avait rien d'exceptionnel ; les deux hommes s'estimaient et aimaient à se voir sans raison particulière, juste

pour parler un peu. Mais cette fois, c'était différent. Soucieux du mauvais état de son église, le brave curé avait stratégiquement orienté la discussion sur sa principale préoccupation du moment : la précarité de la toiture. Car la grêle, la neige et la tramontane de l'hiver passé l'avaient transformée en véritable passoire.

Il lui avait aussi avoué les difficultés rencontrées financièrement lors de l'élaboration de son projet de réfection.

– Nous ne sommes qu'un petit diocèse, et l'évêché semble faire la sourde oreille, disait-il penaud. C'est un véritable tracas quotidien, mon fils, et un énorme problème en soi.

Puis il joignit les mains sur son missel.

– Rendez-vous compte, il pleut sur Sainte Rita, c'est inadmissible !

Non pratiquant, mais croyant et respectueux du culte, le Sicilien compatit à l'affliction du pauvre curé. Car s'il ne fréquentait pas les églises, il n'aurait jamais omis de se signer en y entrant. Pas plus qu'il ne se serait permis de critiquer les assentiments des autres. En revanche, ce qui le rebellait et que l'on pouvait ouvertement ressentir sans même qu'il en parlât, c'étaient ceux qui allaient à l'office endimanchés comme un jour de noces. Ces faux dévots l'escagassaient ; ils venaient simplement faire le plein de ragots qu'ils colportaient d'une semaine à l'autre. Qui plus est qu'il avait pleinement conscience d'être le fer de lance de ces commérages.

Puritan, attaché aux vraies valeurs, il ne supportait pas que notre magnifique petite église soit le théâtre de tant d'ignominies. De style gothique en pierres du pays de Baux, édifiée à la fin du douzième siècle, elle brille par sa rusticité. C'est une splendeur, un vrai bijou. Certains de ses vitraux sont d'origine. Mes préférés sont ceux qui surplombent l'allée centrale, et qui illuminent son chœur de chatoyantes couleurs les jours de grand soleil. Nous y portons tous une véritable dévotion. Comme moi, mes parents et les leurs y ont été baptisés, puis mariés. Elle est pleine de merveilleux souvenirs, mais aussi de moins bons : ceux des funérailles de nos proches.

Attachante, notre curé y tenait beaucoup aussi, bien qu'il ne fut pas de chez nous. Mais ça faisait si longtemps qu'elle l'avait accueilli, qu'il s'y sentait vraiment chez lui. C'est peut-être pour cette raison qu'il la défendait avec véhémence auprès du sabotier.

– Rendez-vous compte que si l'on ne fait rien aujourd'hui, demain Sainte Rita servira de perchoir aux corneilles !

Conscient de la gravité, et du travail à effectuer, le sabotier réfléchit un instant, puis demanda :

– En avez-vous parlé au charpentier ?

L'homme de Dieu leva tristement les yeux au ciel, hocha la tête.

– J'y ai pensé, mais je ne peux pas.

Le sabotier ne saisit pas.

– Pourquoi ?

Déconfit, le curé expliqua son avatar :

– Mes maigres moyens ne m'ont pas encore permis de lui régler la restauration du clocher.

La gêne du curé était suffisamment éloquente, le sabotier ne put faire autrement que de lui proposer son aide.

– Ecoutez, Mon Père, il y a peut-être une solution !

Son visage s'éclaircit alors comme le ciel après une nuée d'orage.

– Vraiment !

– Oui, enfin... j'espère ! Mais il faudra d'abord que je fasse l'évaluation des dégâts afin de savoir si je peux vraiment vous dépanner.

L'ecclésiastique n'en attendait pas moins ; ce geste lui apporta une énorme bouffée d'oxygène qui le galvanisa. Il était heureux. Pas tant pour lui, mais pour son église qui ne souffrirait plus des intempéries. Il prit alors sa main, lui serra chaleureusement.

– A la bonne heure, mon fils, Dieu vous le rendra !

Le sabotier n'eut pas le loisir de répondre ; le curé enchaîna :

– Passez me voir samedi matin après la messe de huit heures. Si cela vous convient, bien sûr !

Décliner une si belle invitation eût été purement déplacé. Le sabotier ne put que s'incliner.

– C'est entendu, je viendrai vers huit heures trente !

Cette entrevue restera à jamais gravée dans ma mémoire, car j'en fus le témoin oculaire. Pas par indiscrétion, mais j'attendais mon tour à la boulangerie et ils étaient sur le trottoir, à proximité de la porte restée grande ouverte.

Heureux comme un pape d'avoir surpris leur conversation, j'exultais à l'idée d'en parler à ma mère dès mon retour à la maison. Seulement, assise devant sa machine à coudre, et trop occupée, elle ne semblait pas m'entendre à cause du bruit qu'elle faisait en pédalant. Contrarié, et déçu de devoir garder mon information, je n'insistais pas et prenais mon mal en patience jusqu'au souper où je pouvais enfin en parler à mon père qui m'écoutait, bouche bée, en churlupant sa bouillabaisse.

Je savais qu'il avait une profonde affection pour le Sicilien, à l'opposé de celle qu'il portait au curé du fait qu'il n'avait aucune affiliation avec les gens du clergé : il les supportait. Et le connaissant, ce n'était déjà pas

si mal. Car il portait du principe que chacun doit être à sa place, la sienne n'étant pas dans la soutane des prêtres. Je respectais son point de vue, sans y adhérer, puisque j'aimais bien le curé. Son charisme, sa culture m'influençaient. Il nous narrait souvent des histoires après le catéchisme qu'on faisait le jeudi après-midi dans une petite pièce sombre du presbytère, si froide les jours d'hiver qu'on devait garder nos manteaux pour ne pas nous geler les amandons malgré la cheminée qui nous enfumait plus qu'elle nous réchauffait les rares fois qu'elle était allumée. Le brave curé n'était pas économe par radinerie, mais le bois, le charbon coûtaient chers, et les maigres fagots entreposés sous l'appentis attendant à ses murs n'auraient duré guère plus longtemps qu'un vulgaire feu de paille.

Après que l'on ait refermé nos cahiers, il rangeait soigneusement son livre saint dans un des tiroirs du buffet proche de la fenêtre : toujours le même. Le refermait, puis faisait quelques pas les mains dans le dos. Son regard croisait celui du crucifix accroché au-dessus de la porte d'entrée. L'échange était bref, mais suffisamment éloquent pour lui faire baisser les yeux bien qu'il ne faillit jamais à son sacerdoce. Il ne racontait jamais par vanité, seulement dans le but de nous faire partager un peu ses aventures, mais semblait continuellement se sentir fautif d'une faute dont il attendait un chimérique pardon. Une fois celui-ci accordé, et resté debout le cœur rivé dans ses souvenirs, il nous parlait longuement de ces lointains pays qu'il affectionnait tant.

Nous étions aux anges, littéralement charmés, envoûtés par l'exotisme des contrées sauvages où les gens, la peau brûlée par le soleil, étaient extérieurement différents de notre métropole. Nos esprits d'enfant étaient interloqués par ces hommes et ces femmes qui ne priaient pas toujours le même Dieu, mais qui avaient notre foi. Je n'en revenais pas, me posais des tas de questions stupides. Me demandais à quoi pouvait ressembler ces gens de couleur, que j'imaginai rouge, noir ou jaune comme de la peinture. Je ne faisais aucun discernement, n'avais aucune idée de la réalité que mon extravagante imagination extrapolait au gré de sa fantaisie.

Parfait orateur, le curé savait divinement nous expliquer ces différences d'ordre théologique, climatique ou culturel. Il nous parlait aussi de ces grands voiliers en partance vers les mers du Sud, qui croisent au large du cap Horn pour rejoindre les îles. Plus il racontait, plus on avait l'impression qu'il embarquait de nouveau pour ces rivages ensoleillés qu'il connaissait si bien. Puisqu'après son séminaire, il y fut envoyé en tant que missionnaire afin d'y développer le Christianisme.

La Nouvelle-Calédonie – Madagascar – Pointe-à-Pitre, c'était le bout du monde qu'on avait à portée de main. Des milliers de kilomètres entre rêve

et réalité. Là-bas, pas de mistral ni de cabanon, mais un pitoyable dispensaire écrasé sous la chaleur et le souffle des Alizés.

Assis dans mon coin, je ne disais rien, mais fantasmiais sur ces merveilleux récits. Sans en avoir conscience, le curé fut l'instigateur de mes goûts prononcés pour les voyages. Il en parlait avec tant d'ardeur, d'amour, que mon esprit s'évadait déjà pour partir avec lui. Il fut mon premier compagnon de bordée. Le Sénégal – l'Afrique Equatoriale – l'Australie – les Antilles et ses madras, je savais à quoi ça ressemblait avant même d'y avoir jeté l'ancre. Tant et si bien que je ne fus absolument pas dépaysé, lorsque je fis mes premiers pas sur un navire. La marine marchande devint alors ma seconde famille. Elle me vola impunément à mes parents, et c'est certainement pour ça que mon père ne lui accorda jamais sa sympathie. Ma mère ne disait rien. Peut-être n'avait-elle pas compris, ou qu'elle refusait simplement de croire que ses histoires m'éloignaient d'eux un peu plus chaque jour.

A la fin du repas, mon père se leva. Attrapa sa pipe posée sur une étagère, la bourra, puis en l'allumant, me fit signe de m'avancer en soufflant son allumette.

– Ecoute petit, tu sais ce que je pense de tout ça ! Les affaires des autres ne me concernent pas. Si le curé a des problèmes de toiture et s'il s'entend avec le Sicilien pour y remédier, ça le regarde. Je n'y vois aucune objection, chacun fait comme il veut.

Pensant qu'il ne serait pas avare d'un coup de main. Je vidais mon verre, avançais prématurément.

– Et s'il avait besoin d'aide ?

Mon père me regarda fixement, m'envoya une énorme bouffée de son tabac qui sentait si bon. Je dissipais le nuage de fumée en agitant la main, puis il me rétorqua sèchement :

– Oh, que non !

Je n'insistais pas ; sa réponse était assez explicite pour que je ne l'affronte pas davantage. Quant au Sicilien, il se présenta comme convenu le samedi suivant chez le curé.